

pour les habitants du Labrador et de Terre-Neuve. Quant au marsouin et au requin, qu'on les pourchasse sans miséricorde. On rendra un fier service à nos pêcheries tout en s'enrichissant.

\* \* C'est ainsi que causait mon ami, David Têtu, chez moi, l'autre soir. J'ai cru que cela pouvait intéresser le public, et voilà pourquoi j'imprime ces notes qui peuvent donner des idées pratiques sur la protection et la destruction de certains poissons, à nos amis du parlement d'Ottawa, qui sont maintenant en session.

*Faucher de Saint-Maurice.*

## ETUDE BIBLIOGRAPHIQUE

*La philosophie d'une femme*, par Mme Louise d'Alq : petit in-12, 250 pages, Librairie des Bibliophiles, 338, rue St-Honoré, à Paris.—P ix 5 francs ou une piastre.—S'adresser à Granger Frères, libraires, rue Notre-Dame, dépositaires canadiens, pour tous les ouvriers de Mme d'Alq : "La philosophie d'une femme.—A travers la vie.—La science de la vie.—La vie intime.—Les notes d'une mère.—L'horticulture au salon et au jardin.—Le nouveau savoir-vivre universel.—Le maître et la maîtresse de maison.—Les ouvrages de main en famille.—La lingère et la modiste.—Les secrets du cabinet de toilette, etc.

Ça n'est pas d'une nouvelle venue que nous allons, aujourd'hui, entretenir nos lecteurs. Chacun d'eux a gardé en très bon souvenir un article de Mme d'Alq, publié dans nos colonnes, "Savoir lire." Bien que nous nous soyons attiré du fait de cette publication certaines récriminations que les esprits impartiaux et non préjugés ont bientôt réduites à leur juste valeur, nous n'avons pas regretté du tout la publicité que nous y avons donnée dans la ferme conviction où nous sommes demeuré de l'importance du sujet. Nous n'attendions qu'une occasion favorable de remettre notre estimée co-sœur en communication avec nos nombreux lecteurs qui l'ont justement appréciée et prise en hautement : à notre grande satisfaction, voilà que l'occasion se présente maintenant.

Il s'agit, cette fois-ci, d'un charmant petit volume que la sympathique directrice des *Causeries familiales* nous fait parvenir, recueil où, sous ce titre attrayant et bien choisi : *La philosophie d'une femme*, elle a réuni, en assez bon nombre, de ces articles touchés de main de maître, dont elle livre au moins un chaque semaine à ses lecteurs avides et avides lectrices.

Chacun de ces articles, retouché, émondé ou complété, suivant le besoin, forme un chapitre de l'ouvrage. Pour avoir un aperçu de la teneur de ces chapitres, il suffira de rappeler quelques uns des titres, v. g. : "Tout se paye ; Les lendemains ; Etre utile ; L'amour du métier ; Le bruit qui court ; L'incohérence ; Les crises ; Les concessions ; Le roman et la réalité ; L'indépendance féminine ; Les caractères heureux ; La femme d'intérieur ; Manière d'aimer ; L'esprit de société, etc., etc."

Nous tenons à honneur de révéler au monde de nos lecteurs et lectrices cette publication très utile et tout à fait intéressante de la savante publiciste, au genre si moral et si chrétien.

Nous n'allons pas nous arrêter à la forme du livre : disons seulement qu'elle est parfaite. Les collections de la "Librairie des bibliophiles" ont leur réputation faite d'avance : parmi ces collections, le volume de Mme d'Alq est dans les meilleurs tons. Format commode et gracieux, papier de luxe, impression très soignée : tout concourt à élever la forme à la hauteur du fond, et ce n'est pas peu dire.

Madame d'Alq, dans cet ouvrage, s'est donné pour mission, celle que devrait suivre comme un noble devoir quiconque peut tenir une plume, à savoir : apprendre à tous ceux qui en ont besoin, c'est-à-dire à tout le monde, mais particulièrement à ses congénères du sexe faible dont elle s'occupe surtout, à supporter mieux la vie, avec ses épreuves

et ses contrariétés, en la raisonnant un peu, à savoir, en toutes choses prendre le bon côté, et principalement à diriger toutes ses aspirations vers le seul but digne et réel, une destinée plus haute que celle d'ici bas.

Nous le répétons, l'ambition est noble, et à parcourir ces belles pages toutes imprégnées de foi, d'espérance et de charité, tempérant une droite raison, on sent qu'elle a été poursuivie par l'auteur avec un succès complet.

A lire madame d'Alq, chacun se dira infailliblement : voilà quelqu'un qui connaît bien le cœur humain avec ses hausses et ses baisses, ses tristesses et ses sourires, ses enthousiasmes et ses défaillances. Et quand on aura savouré, médité chacune des pages de *La philosophie d'une femme*, il est bien peu d'hommes que nous sachions, presque point de femmes qui ne se disent : Cela c'est la nature, cela c'est la vérité. Je puis et je dois faire mon profit d'un grand nombre de ces reproches, de ces consolations, de ces remarques, de ces conseils. C'est le triomphe de l'auteur.

Il est mérité, ce triomphe, on ne peut mieux. Le plan embrassé par madame d'Alq était vaste, élevé, utile, et jusque dans les moindres détails elle a su le réaliser. Caractère richement doué, comme nous l'avons déjà dit d'elle, et sollicitons la permission de la redire, sans trop blesser sa modestie, écrivant à la fois avec le cœur et la raison, il n'est pas d'obstacle qu'elle ne sache écarter tout doucement pour opérer jusqu'à la plus profonde conviction dans l'esprit de ceux qui s'attachent pieusement, comme sans s'en apercevoir, à suivre son ingénieuse argumentation.

Pour bien faire connaître la grandeur du but que s'est proposé madame d'Alq, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de la laisser elle-même l'exposer. Nous nous permettrons donc de citer une couple de pages magistrales empruntées à l'avant-propos de son joli volume. Elles donneront de l'ensemble une juste idée.

"Diderot, dans *Claude*, n'accorde le titre de philosophe qu'à celui qui s'exerce constamment à la recherche de la vérité et à la pratique de la vertu, "à celui qui cultive sa raison, conforme sa conduite aux règles de la saine morale et affermit son âme contre les coups du sort." Voilà la philosophie vraie, dénuée de parti-pris ; cette philosophie là est celle dont toute femme a besoin : car, s'il est démontré que la vraie philosophie est de savoir apprécier la vanité des choses humaines, qu'elle apprenne à s'améliorer et à améliorer les autres, à prendre patience et à considérer la fin des choses aussi bien que leur principe et leurs causes, les femmes n'ont-elles pas encore besoin plus que les hommes de ce genre de philosophie ?

"Aussi, la femme, qui n'a le droit d'aspirer qu'à deux bonheurs, bien grands mais bien fragiles, celui d'aimer et d'être aimée ; la femme, à laquelle l'ambition masculine est interdite, dont le terrain de l'existence est limité à son foyer, qui ne peut tenter d'en sortir et qui, sans avoir connu la jouissance de l'activité, éprouve néanmoins le désespoir des revers ; la femme, dont l'amour de son mari, dont l'influence dans le monde s'appuient sur une beauté qu'elle sait fugitive, passagère, bornée à quelques années ; dont l'amour de ses enfants lui est si facilement ravi, soit par leur mort quand ils sont jeunes, soit par leur éloignement quand ils sont plus âgés, a-t-elle encore plus besoin que l'homme de sagesse et de raison ! Quelles ressources possède la femme contre l'âge qui lui amène une quasi-vieillesse vingt ans plus tôt que l'homme ; contre les déceptions de la fortune auxquelles elle ne peut opposer les mêmes dignes que l'homme ; contre les infortunes conjugales, contre le caractère du mari, pour lesquelles elle n'a pas la ressource de la vie extérieure ? Elle ne peut même, la plupart du temps, faire usage de son intelligence, de l'énergie dont elle peut être douée ; son sexe la cloue immobile, mais ne la rend que plus sensible aux impressions. Elle a aussi à soutenir les luttes contre l'homme qui réunit ses forces pour l'entraîner.

"La femme est, cependant, rarement philosophe, parce qu'elle est nerveuse, impressionnable, capricieuse. Elle ne raisonne pas, elle n'étudie pas les principes et les causes ; aussi souffre-t-elle

cruellement et s'abandonne-t-elle aveuglément à sa douleur. Elle ne sait pas résister au torrent qui l'entraîne et elle se brise contre les récifs. L'éducation de la femme, et celle de la femme française en particulier, ne la prémunit contre aucun choc, ne l'enferme contre aucune lutte. On ne lui enseigne pas à supporter par philosophie pure, et se défendre de quoi que ce soit : aussi ce qu'on entend de lamentations et de gémissements dans le camp féminin !

"Ah ! ce n'est pas qu'il faille la mettre à même de se battre en duel, de tirer au pistolet et former de nouvelles amazones. Il y a d'autres armes inhérentes au caractère féminin pour se garantir : la patience, la tolérance, aideront à supporter les défauts de l'entourage ; — or, l'entourage est beaucoup pour la femme, qui ne peut pas lui échapper comme un homme ; — la charité, la bonté, l'abnégation, feront accepter le sacrifice avec plaisir ; la simplicité, la modestie, la pudeur, adoucissent les regrets de ne pas voir l'ambition satisfaite ; le travail, l'énergie, soutiendront la vertu forte et solide, épargneront ces affreuses chutes qui détruisent une vie entière ; le sentiment du devoir, la résignation à ce qu'il faut accepter, l'espérance chrétienne, voilà, avec bien d'autres sentiments encore, les points d'appui qui doivent constituer la philosophie d'une femme.

"C'est en raisonnant, en observant et en réduisant les faits à leur véritable expression, que, de déduction en déduction, on arrive à trouver les causes et à se fournir des arguments ; c'est de cette façon que l'on acquiert cette science de la philosophie qui n'est qu'une résignation raisonnée."

Nous pourrions et nous devrions, si nous n'écoutions que notre sentiment personnel, multiplier les citations tant elles sont de nature à instruire à la fois et intéresser nos lecteurs. Pour aujourd'hui, il nous faut nous en tenir là, mais nous aurons, peut-être, occasion d'exploiter encore les richesses de l'ingénieuse plume que tient madame d'Alq.

Qu'elle en accepte d'avance tous nos remerciements avec nos compliments les plus sincères.

*Erles Saint-Ehrst*

## Correspondance

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Monsieur,

Pour l'information de Sa Majesté le Public, permettez moi de vous faire savoir que je suis l'heureux gagnant, pour le No 7,212, d'une prime d'une piastre.

Jamais enfant ayant son premier sou n'a été plus heureux que moi et j'ai fait partager ma joie, d'une manière tangible, à mes amis. Nous avons bu de la bière Labat, à la prospérité du MONDE ILLUSTRÉ et à la santé de ses directeurs, collaborateurs et lecteurs.

Cette bonne nouvelle est arrivée à temps, car je connais de vos fidèles qui voulaient se désabonner si vous ne leur envoyiez pas à tous des numéros gagnants.

L'amour de l'or, de la jalousie et de la renommée rend ainsi le monde.

Pour moi, monsieur, je suis d'autant plus heureux de cette chance que j'en ai eu fort peu dans ma vie, jamais, depuis seize ans que je suis au Canada, et qu'ayant eu quarante-sept printemps le 21 mars dernier, à deux heures du matin—je m'en rappelle car j'étais présent—j'étais résolu à fuir votre pays si hospitalier.

Votre prime m'engage à y rester et me console tout comme l'enfant qui pleure et auquel on donne un gâteau....

*Erles P. Labat*